

DE LA CONFESSION ANONYME AU COUPLE OU LE DÉFI D'ASSUMER LA SEXUALITÉ SACRALE

Dans son essai sur *Le couple* publié en 1963 et qu'elle présente comme un "plaidoyer pour une resacralisation de l'amour humain et du Couple" (p.121), en exergue à son chapitre sur *L'amour sacré*¹, Suzanne Lilar, qui considère comme exemplaire la récupération de cet amour par le surréalisme -"Ce délire de l'amour fou est sagesse, son expérience *communication* -fusion des coeurs et des esprits qui accompagne et même précède l'union charnelle" (p.292)-, cite André Breton: "Presque aucun n'ose affronter, les yeux ouverts, le grand jour de l'amour". "Pour les uns, dit-elle, l'acte sexuel est essentiellement, irrémisiblement vil, honteux, dégradant. Rien ne peut le relever de cette indignité. Pour d'autres, il demande à être sanctifié par un sacrement. Pour d'autres encore, il est naturellement sacré. Il l'est sans le secours d'aucun sacrement. Il est lui-même sacrement, non seulement sacré, mais apte à communiquer le sacré, *sacra*" (p.215).

Que l'amour sanctifie, les vrais amants le savent de toute éternité: "en amour tout est possible, tout est permis, tout est sacré si la sexualité est assumée dans son mystère, sa gravité, sa totalité" (p.216). N'ayons cependant crainte! Une érotique sacrée ne suppose pas de mystères impénétrables "mais un recours continuels au dépouillement critique. Le propre de l'amour nouveau, ce sera d'être à la fois une connaissance approfondie de la sexualité et une prise de conscience de son fondamental mystère" (p.211).

Dès l'introduction, Lilar, qui affirme croire "à la valeur civilisatrice et sotériologique de l'amour" (p.14), défend passionnément l'amour *déraisonnable* comme base et fondement de toute union conjugale (p.15), non qu'il mène plus sûrement à la réussite ou au bonheur, mais "les époux y vont mêlés. Mélange qui est à la fois miracle et mystère. Essentiellement différent de l'entente profane des époux-amis" (p.43)². Dénonçant l'impitoyable tentative de désacralisation entreprise contre l'amour, "car notre crise du couple n'est qu'une modalité de la crise du sacré" (p.16), elle s'assigne une optique impliquant cette dimension fréquemment battue en brèche. Prenant parti pour l'*érotique* contre l'*érotisme* -"Un érotisme [...], c'est un parti pris de jouissance qui se détourne aussitôt satisfait. Une érotique, c'est

l'élucidation d'une expérience, c'est un parti pris de connaissance qui suppose la longue et patiente gestation de l'amour passionnel" (p.46)-, elle attend du couple moderne que, sans renoncer aux chances nouvelles que notre temps accorde à l'amour, il accepte à nouveau d'assumer ses mythes, car, dit-elle, "L'érotique sera sacrée ou elle ne sera pas. Un système de l'amour ne mérite ce nom que pour autant qu'il fasse apparaître la liaison entre le désir physique d'un corps déterminé et le désir métaphysique d'échapper à toute détermination et de reconstituer -ne serait-ce que pas éclairs- l'Unité perdue. Un grand amour est avant tout prise de conscience d'une fondamentale *nostalgie* (littéralement: mal du retour), qu'il s'applique passionnément à contenter. Quoi qu'on en pense, cela suppose une forte sexualité, une sexualité *motrice*, apte à assurer les *communications*, à *relier* comme à *transporter*, cela suppose l'*éros démonique*" (p.20).

Lors d'un colloque *Suzanne Lilar* organisé à Bruxelles en 1983 par Henri Ronse, Françoise Mallet-Joris soulignait, à la suite de Jean Tordeur, la démarche particulière et bien représentative de sa mère: "C'est de l'expérience vécue que l'auteur est toujours parti pour analyser et déduire, et c'est pourquoi des romans comme *La confession anonyme* et *Le divertissement portugais* sont des livres qui, après tant d'années, gardent leur vie et, pourquoi ne pas le dire? leur venin" (p. 85).

En 1960, à quelques semaines d'intervalle, Suzanne Lilar fait paraître deux romans non pas *d'amour* mais *sur* l'amour, des oeuvres inspirées l'une de deux voyages réalisés au Portugal en 1958, l'autre de la rencontre à Rome en 1955 avec M. B.³. Quoi qu'on en croie, il ne s'agit guère d'une machination éditoriale, car les deux récits présentent une différence notable: tandis que *Le divertissement portugais* est signé, le deuxième était, comme son titre l'indique, une *confession* véritablement *anonyme*. C'est dire que l'un devait en quelque sorte servir de paravent à l'autre. Si *Le divertissement portugais* était destiné à *divertir* les lecteurs, à distraire leur attention, nombreux furent cependant ceux qui démasquèrent bientôt l'auteur de *La confession anonyme*. Mais n'eût-il pas été déplacé que la femme d'un prestigieux ministre d'État libéral, dont elle portait le nom, confessât publiquement une expérience aussi téméraire et "scandaleuse" (*Confession*, p.219) que celle relatée dans ce roman largement autobiographique, bravant nombre de préjugés en matière

d'amour et de sexe et considéré à l'époque comme un livre subversif? Le caractère profondément bouleversant et antipuritain de son livre n'a bien sûr pas échappé à la romancière elle-même: "Le fait que l'érotisme contemporain nous vient des pays puritains devrait nous faire réfléchir. L'indulgence au dévergondage ne ferait-elle pas l'affaire de ceux qui, hier encore, affectaient de s'en scandaliser? Longtemps attaché à la répression, il semble que le moralisme puritain se soit résigné à faire la part du feu. Spéculant sur l'effet anémiant de la licence qui frappe le sexe d'insignifiance quand elle ne prépare pas une rechute au rigorisme, s'accommodant même de la pornographie qui précipite ce renversement, le puritanisme ne combat plus guère que l'amour./ Rien de plus logique. Le moralisme puritain se fondait sur la honte du sexe. D'où la méfiance à l'égard de ce qui vient contredire cette honte et le parti de séparer le sexe de l'amour. D'où cette guerre sournoise faite moins au sexe qu'à la conjonction de l'amour et du sexe. Pour un puritain "Eros n'est pas le péché, le péché, c'est la sublimation d'Eros."/ Livre antipuritain par excellence, la *Confession anonyme* ne cesse de tabler sur cette conjonction et d'exploiter cette sublimation" ("Postface", p.235).

Dans *Les moments merveilleux*, Suzanne Lilar, confiant les racines autobiographiques de la fiction, a daté le bouleversement opéré dans sa vie par la révélation érotique, car c'est avant tout une aventure vécue corps et âme qui induira les deux textes narratifs déjà cités et les essais qui suivront. Plongée à la même époque dans l'étude du platonisme et du néo-platonisme et pratiquant la *méthode négative* -proposée par la dialectique platonicienne et qui fut aussi "celle de plusieurs spirituels du Nord (Hadewijch, Eckhart, Ruusbroec) dont la mystique essentialiste court à l'abîme de l'unité où les intermédiaires disparaissent" (Tordeur, 1954, p.55)-, laquelle procède par déblaiements successifs afin de libérer le vrai de tout ce qui s'y est ajouté, elle ordonnera sa pensée autour d'un sujet qui la passionne depuis toujours: l'extase érotique comme moyen de dépassement et d'acheminement vers la Connaissance. Evoquant son *Journal de l'analogiste* publié en 1954, "un ouvrage sur l'expérience privilégiée" (*Moments merveilleux*, p.150)⁴ et défini par Julien Gracq comme "le chemin d'une initiation graduelle à la poésie" (p.12), elle observe qu'étrangement elle y avait délibérément ignoré celle de l'amour: "Relisant aujourd'hui ces lignes -cavalières surtout pour avoir liquidé

en quelques mots rejetés en fin de volume l'immensité du mystère érotique-, je constate que ce qu'elles blâment dans l'amour, c'est "de capter le mouvement qui nous porte vers l'absolu pour le retenir dans une apparence particulière". Ce fourvoiement, c'est l'hallucination. L'amour traversé échapperait donc à la condamnation" (*Moments merveilleux*, p.150). Et de poursuivre: "Je n'eusse pas rencontré en 1955 M. B., je serais demeurée ignorante du prodige. Persévérant dans ma méconnaissance de l'amour, je me serais contentée d'enrichir ma collection de cas et d'exemples: trompe-l'oeil, plaisirs de l'art, jeu et théâtre. Mais M. B. vint et je sus très vite de quoi il retournait. Dès le début, je bénéficiai d'états hors série" (*Moments merveilleux*, p.150).

Des instants privilégiés, moments merveilleux et expériences paranormales dus à cet amour et dont elle nous offre dans **La confession anonyme** la relation détaillée -même si, confesse-t-elle, "les moments heureux se prêtent moins au récit que les autres" (p.115)-, Suzanne Lilar tirera d'importantes révélations.

La première est "que l'amour dit profane, s'il vise suffisamment haut, débouche sur le même versant que l'autre". N'est-ce pas, ajoutet-elle, ce qu'enseignait le poète soufi Ruzbekan Bagli Shirazi dans son *Jasmin des fidèles d'amour*? "Que Dieu mène en ce monde par les degrés de l'amour humain à l'ascension de l'amour divin, parce qu'il ne s'agit que d'un seul et même amour, et parce que c'est dans le livre de l'amour humain qu'il faut apprendre à lire la règle de l'amour divin" (*Moments merveilleux*, p.151).

La seconde eut trait, dit-elle, "au bouleversement de mes valeurs. Si éprise que je fusse de l'amour, je sus qu'il existait quelque chose que je lui préférerais. Et c'étaient ces minutes élues qu'il me dépêchait, c'était l'accès à ce versant dont je viens de parler" (*Moments merveilleux*, p.152).

Une expérience ultérieure⁵ lui confirmera qu'un tel accès suppose le désir corporel: "Un amour désincarné, pétrarquisant, non soulevé par l'élan du désir, se verrait privé de la motricité qu'il faut pour y atteindre" (*Moments merveilleux*, p.152).

"Il n'est pas de meilleure jauge de la grandeur d'un Couple que la conscience qu'il a de sa sacralité. Or cette sacralité n'est pas le fait de l'affection, de la tendresse, de l'estime ou d'autres sentiments également édifiants. C'est par rapport à la sexualité que l'on décidera si telle union conjugale relève du sacré ou du profane. [...]. Mais le

couple qui n'aurait pour lui que la sexualité sans l'amour, ne l'assumerait pas davantage. Dans le couple, la division des sexes veut être à la fois ressentie et comblée" (*Couple*, pp.216-217).

"Rien n'est plus aisé que de faire apparaître dans la sexualité les traits essentiels du sacré, son absolue altérité, son ambiguïté, son ambivalence, sa polarité, son double caractère de positivité et de négativité" (*Couple*, p.217).

"Une érotique sacrée ne saurait être qu'une érotique mentale, *noétique* (du grec *nous* esprit). [...] S'il est vrai que "l'esprit ne sent rien que par l'aide du corps", il est tout aussi vrai que le corps est appelé, *voué* à mettre au monde l'esprit, à s'en *délivrer*. Pas de grand couple sans forte sexualité. Mais pas non plus qui n'ait appris à s'en rendre maître, à la capter. On pressent déjà qu'une érotique d'assumption recherchera de nouveaux équilibres entre la sexualité et la chasteté" (*Couple*, p.219).

Ces réflexions soulignent l'importance capitale de l'expérience personnelle qui nourrit les deux fictions en contrepoint.

Le divertissement portugais, une intrigue mondaine, sans dimension mystique et irrémédiablement vouée à l'échec, entre une femme de lettres de quarante ans venue du Nord et une espèce de Don Juan vieillissant, grand seigneur habitant le Portugal, s'inscrit dans un ensemble qui propose diverses réponses à une même question: comment affronter l'échec partiel de l'amour humain vu la postulation désespérée d'êtreindre l'absolu qui nous habite? En dépit de la chute dans la banalité de l'amour ordinaire, non *traversé*, l'insatisfaction laisse pressentir l'existence d'une dimension supérieure de l'amour; ainsi l'héroïne Sophie Laprade cède-t-elle à l'appel "d'un désir dépassant infiniment son objet" (p.25).

Contre cette fatalité d'échec inhérente à l'amour, l'auteur propose "d'assumer l'échec partiel de l'amour par une prise de conscience progressive, d'aller d'insatisfaction en insatisfaction, d'illusion dénoncée en illusion dénoncée comme de degré en degré vers le dévoilement de ce qui était réellement visé et désiré. C'est l'amour purificateur auquel Diotime initie Socrate dans le *Banquet*" (*Moments merveilleux*, p.134).

Cette prise de conscience érotique⁶, Suzanne Lilar mettra de longues années à l'assumer et à la formuler dans ***La confession anonyme***.

Comme le souligne Jeannine Paque, "Lorsqu'au milieu de sa vie, elle découvre avec celui qu'elle appellera toujours M. B. le mystère érotique qui la fait accéder à des "états hors série", le prodige de l'*Eros tremendum* lui est révélé, dans l'effroi et le transport mystique. Elle découvre le caractère sacré de l'amour, ses rituels violents et austères. Cette cérémonie jusque-là incompréhensible ou méprisée parce qu'elle l'ignorait, elle ne pourra l'exprimer que dans et par la littérature. Comme si la dimension mythique de l'expérience amoureuse, si lumineuse en théorie et si confuse en pratique, ne pouvait s'analyser que par la médiation fictive et exigeait le roman" (pp.234-235).

Au centre du roman, le personnage du séducteur, déjà présent dans sa première pièce -*Le burlador*, et qui constituera le premier tableau de ce que Marc Quaghebeur décrira, avec *Le couple*, comme un véritable triptyque (p.397).

Ainsi donc, après avoir été un livre à clés, *La confession anonyme*, conçu sous forme d'une lettre de Benvenuta adressée à Virginia, l'une des maîtresses de son ex-amant Livio, apparaît comme un livre clé dans la trajectoire de son auteur.

Pianiste de renommée internationale, la Suédoise Benvenuta rejoint, à Milan, Livio, un homme d'Etat italien d'origine napolitaine à la solide réputation de Don Juan. Tous deux sont d'âge mur. Leur liaison, faite de fugaces rencontres passionnées, pourrait n'être qu'une aventure fade. Cependant, l'endroit où ils connaissent l'amour et où Benvenuta va chercher non "pas la brève secousse du plaisir" mais "les retentissements du sublime" indique d'emblée qu'il n'en est rien: "les chambres bourgeoisement solennelles d'un grand hôtel milanais qui s'alignaient comme autant de chapelles liturgiquement tendues de rouge, dans un dédale de couloirs sombres et veloutés où se feutraient les pas. [...]. Toujours nous les trouvions étrangement creuses, malgré le vaste lit dressé au milieu, dont la couverture déjà à demi repliée découvrait des draps glacés et frais comme une nappe d'autel" (p.8); car "Comme ces Mystères qui ne se célébraient que souterrainement dans des cavernes auxquelles on accédait par de longs et étroits vestibules, l'amour veut l'ombre, le secret, la clandestinité" (p.7). La pratique d'un rituel fait de violence théâtralisée et d'une abstinence assumée comme une ressource d'énergie y emmène en effet les amants au-delà de l'amour profane, là où il rejoint le divin.

Dans une "Postface" à sa *Confession*, considérée par Jean Tordeur comme "un des chefs d'oeuvre de la littérature érotique" (1982,

p.251), quoique la romancière situe son texte "aux antipodes de l'érotisme contemporain et de sa postulation d'insignifiance" ("Postface", p.247) -"On dirait que l'auteur, prenant son parti de naviguer à rebours, adopte le contrepied d'un séparatisme qui caractérise tant l'érotisme commercial que les théories des grands professeurs qui pour mieux évincer l'amour, le relèguent parmi les "institutions répressives". Dans ce récit [...], tout concourt à renforcer cette signifiance que le sexe et l'amour tiennent l'un de l'autre" ("Postface", pp.235-236)-, Suzanne Lilar pointe elle-même les deux thèmes majeurs qui le traversent: celui de la violence symbolique et celui de la continence.

Remémorant ailleurs quelques-uns des *moments merveilleux* que lui procura cette liaison, elle signale qu'un état privilégié lui advint lors de l'attaque amoureuse. Décrivant la modification soudaine de leurs rapports, une fois les amants dans la chambre, et l'espèce de mécanique brutale de prise et de rejet mise en branle par M. B., "comme s'il exécutait une figure de danse dont le sens manifeste était qu'il entendait me traiter comme une chose" (*Moments merveilleux*, p.151), "intention confirmée par la dureté presque insultante de son masque" (*Confession*, p.84), elle observe qu'il avait inopinément enrichi son pas d'un geste vif de la main qui eut pour effet de projeter sa jupe en cerceau, exhumant instantanément dans sa mémoire une image depuis longtemps enfouie, celle d'une fresque du Salon des Mystères dionysiaques à Pompéi, une figure de femme au voile soulevé par le mouvement d'une terreur "qui ne peut s'appeler autrement que sacrée" (*Confession*, p.45) et connue sous le nom de l'*Épouvantée*. Cette image aussitôt estompée -"non sans laisser derrière elle la traînée d'un érotisme raffiné"- mais qui ressurgira jusqu'à l'obséder, la convaincra du caractère non fortuit de ce rapprochement, "que les gestes de Livio, comme les scènes de la fresque pompéienne, avaient comporté une initiation et, tout animés qu'ils étaient de son libre génie, qu'ils ne relevaient pas de sa fantaisie mais d'un véritable rituel" (*Confession*, p.45). Dès lors, leur relation prit sa profondeur et son envol: "Je fus l'*Épouvantée*. Je connus son réflexe d'effroi devant le Terrible. *Éros tremendum*. C'est à cet instant même que l'attaque de M. prit sa dimension mythique, dimension conférée une fois pour toutes à cet amour et qui eut pour effet de convertir ses dramatisations en rituel, en cérémonie" (*Moments merveilleux*, p.151).

Ainsi ce que l'auteur appelle "la pantomime du sexe", où "chaque geste fait appel par-delà lui-même à quelque chose qu'il indique et représente" ("Postface", p.236) -Benvenuta agenouillée devant son amant ne reproduit-elle pas "une ancestrale prosternation de la femme devant l'homme" (*Confession*, p.34)?-, acquiert-elle une solennité insoupçonnée.

Dans son *Journal en partie double*, répondant aux critiques sévères qui lui furent adressées, principalement au sujet de ce rituel de violence qui semble aliéner Benvenuta prosternée aux pieds de Livio, "ivre d'humilité et de néant! Adorante! Immolée! Aspirée par la *via negationis!*" (*Confession*, p.33), Suzanne Lilar écrit en date du 6 août 1977: "Ce qui est meurtrier pour l'amour, c'est la confusion qui s'opère entre la libre subordination de l'amoureuse et la soumission morale et sociale de la femme à l'homme, voire à l'époux détenteur de l'autorité maritale" (p.180). Observant qu'elle eut raison autrefois de considérer la servitude volontaire comme un des paramètres de l'éros féminin⁷ et reconnaissant en elle-même un "séculaire assentiment à l'obéissance" (*Confession*, p.107), elle admet cependant que sa méprise fut de s'y croire moralement et socialement contrainte et de subir cette prosternation au lieu de l'interpréter comme un rôle dans le rituel amoureux. On mesure le long chemin parcouru depuis cette lettre du 28 mars 1927 adressée à son mari, et où elle disait feindre pour se conformer à "une morale qui tient que la femme *doit* abdiquer devant l'homme non dans un quelconque rituel mais absolument, toujours, partout" (*Journal en partie double*, p.179).

Assurément, cette ritualisation, ce cérémonial de l'amour pratiqué par les amants et qui leur fait découvrir et assumer son essence sacrée, constitue l'originalité profonde de *La confession anonyme*.

Dès le début de sa "Postface", Suzanne Lilar a soin de souligner qu'"avec les héros de la *Confession* nous sommes au coeur du théâtre!" -"D'emblée, nous nous trouvâmes engagés dans une dramatisation de l'amour" (*Confession*, p.43)- et que, dans le double plan risqué du jeu, dans cet "entre-deux du vécu et de la fiction" (p.236), la duperie, l'abus, l'illusion ou l'imposture n'ont guère leur place. Jamais Livio ne s'abandonne à une violence perverse ou destructive, une violence qui ne serait parfaitement gouvernée, purement emblématique, symbolique, soumise aux règles strictes du jeu et de la cérémonie; certes ses gestes peuvent être rudes, mais le cérémonial

sexuel n'est-il pas en fin de compte un mélange vertigineux d'attraction et d'agression?: "l'activité amoureuse étant un va-et-vient constant entre le bas et le haut, les profanations, en augmentant la distance à couvrir, revivifient l'amour -et voilà peut-être la justification du sadisme" (*Confession*, p.137). "Loin de décourager le partenaire, l'agressivité décuple généralement sa frénésie. La combativité est le ressort de l'amour animal. Ce qui ne laisse pas d'être remarquable, c'est que cette combativité se conforme au scénario sexuel" (*Couple*, pp.203-204). Citant Rémy de Gourmont pour qui "Quand nous faisons l'amour, c'est bien selon l'expression des théologiens, *more bestiarum*. L'amour est profondément animal: c'est sa beauté", Lilar constate que "seule la conclusion est fautive. Encore ne l'est-elle qu'à demi. Le propre de l'amour humain est d'être mental en même temps qu'animal. Il est de relier à tout moment l'un à l'autre" (*Couple*, p.205)⁸.

Jamais non plus Benvenuta, que les gifles et les brutalités de Livio, "en partie jouées" (*Confession*, p.44), enchantent -n'insistera-t-elle pas sur "le côté comédie de tout cela" (p.86)?- ne perdra sa lucidité: "Oui, c'est ainsi qu'il me plaisait d'être aimée" (p.44). Qu'elle décide en toute liberté -parce qu'elle se pense et est l'égale de son partenaire- de jouer le jeu, car ce n'est qu'un jeu, n'est-ce pas la preuve indéniable que sa "grande dédition" (p.29) est *purement* érotique, dégagée de toute complaisance ou d'une quelconque soumission morale, sociale ou conjugale? "Bien des énigmes, signale l'auteur, seraient résolues si l'on s'avisait que, jusque dans la violence, l'amour ne cherche souvent qu'à s'affirmer plus spectaculairement" (*Couple*, p.206). La conscience ludique qui imprègne les amants les fait agir d'intelligence; dans cette chorégraphie de haute voltige, chacun connaît son rôle à la perfection.

Certes, la distribution des rôles s'y fait suivant le canevas traditionnel de l'inégalité -dominance mâle vs sujétion femelle-, mais les acteurs sont libres de les interpréter à leur guise. "Le cérémonial fait un sort à l'antagonisme des sexes en même temps qu'il en délivre. Car le jeu libère, il est catharsis" ("Postface", p.240), précise l'auteur. C'est par "un masochisme surmonté", "fictif" ("Postface", pp.239-240), que Benvenuta, identifiant de plus en plus Livio aux prêtres lucides et mélancoliques des Mystères dionysiaques "qui demeurent de sang-froid au sacrement qu'ils administrent" (*Confession*, p.93) et "qui, au lieu de suspecter l'érotisme, l'avaient installé au centre de leur culte"

(p.200), réplique au "tendre sadisme" (p.186) de cet "hiérophante de l'érotisme" (p.92) dont le projet n'est pas de jouir aux dépens de sa partenaire mais bien -et tel doit être le dessein souverain des Don Juan- de l'éveiller "à la conscience et de lui dispenser connaissance et savoir" ("Postface", p.238). Désormais, Livio sera pour elle "celui qui accomplit les rites" (p.139). Ainsi, l'acte d'amour promu au rang de sacrement et son cérémonial vécu comme une liturgie, initiée par le myste Livio au "pur amour" (p.103, p.123, p.126), à l'"amore astrale" (p.62, p.132), celui qui évoque l'ascension des amants (p.62), "celui des états merveilleux" (p.139), des expériences privilégiées tenues pour "célestes", "des instants, dit-elle, où je sentais mon âme se délivrer si joyeusement de mon corps et s'enivrer de sa propre légèreté" (p.100), Benvenuta découvrira dans son expérience personnelle de l'amour physique "une catégorie méconnue et comme interdite du sacré" (p.91)⁹. "Qu'est-ce qui avait conféré aux gestes de Livio une gravité religieuse?", s'interroge-t-elle. "Le fait qu'il les avait accomplis comme des rites, de sorte que l'aventure amoureuse était sortie de l'épisodique pour devenir signifiante de l'amour en soi" (p.91). S'aventurant dans des comparaisons impies et s'interrogeant sur ce qui sanctifie une liturgie si ce n'est "l'intention d'accomplir de simples gestes comme des symboles", elle comprend que le geste de la génération est lui aussi "sacramental dans la mesure où ceux qui l'accomplissent [...] témoignent par toutes sortes d'indices de leur intention d'assumer l'essence et le sacré de l'amour" (p.91), un "sacré de respect" et non (comme chez un Bataille) [un] "sacré de transgression" ("Postface", p.242).

"Une religion ne saurait se passer de dogmes" (*Confession*, p.70); les amants de *La Confession* puisent les leurs dans "la grande érotique grecque" qui enseignait que "tout amour est déjà virtuellement amour de Dieu" (*Couple*, p.132) et plus précisément dans Platon¹⁰ où Benvenuta découvre de surcroît "les quartiers de noblesse de [s]a passion" (*Confession*, pp.72-73): "Que l'Amour est un Mystère qui ne se laisse atteindre qu'au terme d'une initiation, certes je l'avais découvert déjà sans le secours de personne, mais comme il était saisissant pour moi d'en recevoir une aussi auguste confirmation! Il m'importait extrêmement d'entendre dire avec une telle autorité que l'érotisme est ouverture sur Dieu, il m'importait extrêmement que la mystique amoureuse fût une vraie mystique et non, comme l'assurent

les bien-pensants, la caricature de l'autre. [...]. Dans un éblouissement, j'entrevis pour Livio et moi, tout au bout de l'initiation, la *béatitude des amants philosophiques*. Et combien me ravit, si proche des rêveries de Milton et de mon Swedenborg, le symbole de l'Androgyne primitif¹¹ que nous aspirons à recomposer dès ce monde, quel appoint il apportait à cette fatalité qu'il est toujours bon d'avoir avec soi dans l'amour! Mais rien ne me transporta comme la prévalence maintes fois affirmée de l'esprit sur le corps. J'y puisai un réconfort qui peut-être n'était pas exclusivement métaphysique [...], moi qui pour plaire ne pouvais compter sur les seules séductions de la chair" (p.73).

Ainsi qu'elle l'indiquera dans *Une enfance gantoise*, son autobiographie publiée en 1976, le second thème, celui de la continence, doit lui aussi être envisagé dans l'optique du jeu -et plus particulièrement des jeux ascétiques (p.157).

Dans une espèce de marchandage avec la divinité, afin de sauver son fils grièvement blessé dans un accident, Livio jure de ne plus revoir Benvenuta; cette promesse que les amants convertiront en voeu d'abstinence, Livio, qui affirme ne jamais avoir cherché que *l'âme* à travers le plaisir (p.57), saura l'exploiter jusqu'au génie et entraîner Benvenuta dans ce qu'elle considérera comme "la plus exaltante des aventures" (p.58).

"Toutes les grandes érotiques ont reconnu l'importance de la continence, toutes ont enseigné une chasteté militante, fondée, non sur le mépris de la chair, mais sur l'épargne et l'accumulation de l'énergie sexuelle au profit d'une transposition mystique de l'union des corps" (*Couple*, p.241). Cette ascèse qui définit l'étrange statut de leur union, qu'ils savent nécessaire à la survie de leur amour -"Cette continence [...] accumulait un potentiel auquel je devais ces illuminations et ces transports que je nommais les *états merveilleux*" (*Confession*, p.94)- et qu'ils pousseront jusqu'au défi, Livio et Benvenuta en posent librement les clauses: "que la chair fût présente, encore que domptée" (p.102). On le voit, contrairement à la continence chrétienne qui, outre qu'elle damne la chair, a "le projet de l'exténuer, de la briser, de la navrer par des expédients comme le jeûne et la mortification" ("Postface", p.245), le voeu de chasteté ici formulé ne stigmatise nullement le sexe¹². Tout au contraire! Tel que Benvenuta, qui s'était maintes fois interrogée "sur le joint mystérieux de l'érotisme et du sacré!", le notera "triomphalement" dans son carnet: "L'amour platonicien

n'est pas un amour émasculé d'où la chair est absente, mais au contraire constamment présente en même temps que domptée", formule que Livio fera "sienne avec une sorte de ferveur mystique" (*Confession*, p.90). Tel son compatriote Swedenborg qui regardait l'amour physique "comme quelque chose de céleste, comme un degré conduisant à l'amour de Dieu" (p.93), Benvenuta, convaincue d'une part que le désir sexuel est ce qui lui fournit l'énergie nécessaire aux transports caractéristiques des états merveilleux qu'elle recherche dans l'amour (p.89), d'autre part que la chair, qui "n'est pas faite seulement de matière" (p.24), est des plus apte à "révéler le sacré"¹³, acceptera de la promouvoir "aux plus hautes dignités" (pp.93-94).

En se rendant -"avec piété" (p.140)- à San Bernardino pour y prêter serment au moment de l'Élévation et conférer ainsi à leur vœu une dimension religieuse -"afin de *mettre Dieu dans mon jeu*" (p.147) dira Benvenuta-, sans doute les amants, pleinement conscients que toute passion réfrénée s'accroît, ne visent-ils qu'à réalimenter leur désir par une promesse plus solennelle (p.148). Toutefois, se *prenant au jeu*, sentant "la délivrance de l'âme lorsqu'elle échappe au corps", ils en sortent "en état de grâce" (p.141). "Car si la religion donne du ressort à l'amour, l'inverse n'est pas moins vrai" ("Postface", p.246). Comprenant que "c'est à la crête de cette chasteté brûlante et toujours risquée que s'opèrent les dévoilements" ("Postface", p.247), Benvenuta jouera tant et plus à aiguïser le désir en même temps qu'à le contenir. "De sorte que nous eûmes sans cesse à nous reconquérir et que nous ne fûmes jamais l'un à l'autre sans avoir âprement disputé cette possession à Dieu" (p.129). Jeu sacrilège? Étrange, songe celle qui parcourt le chemin qui mène de l'amour d'un seul à l'amour de l'amour et plus haut encore, qu'à cette option volontaire de consommer ou non l'acte, "soient suspendues tant de choses et que chaque fois, dans nos deux âmes, se joue, par-delà l'objet concret du désir, le drame grandiose et mystique du Choix" (p.129).

C'est ainsi qu'elle décrira la "période héroïque" ou "période des cimes" (p.169) de leur liaison: "Il me saisissait et me repoussait, me caressait ou me giflait. J'étais contente: il me désirait. Jamais nous n'avions été plus fidèles à notre programme: *la chair présente, mais domptée*. Bien entendu, je ne demeurais pas indemne, je subissais la contagion du désir, mais je luttais de toutes mes forces, m'arc-boutant sur le serment de San Bernardino, beaucoup moins soucieuse,

je l'avoue, de respecter l'engagement sacré que d'assurer grâce à lui une ascèse que je savais devoir profiter à l'amour./ [...] Nous voulions tous deux la chasteté, mais je la voulais conquise de haute lutte sur le terrain même du désir" (p.171).

Certes, sur le moment, les amants paient cher leur "victoire", mais, l'instinct perdant pied peu à peu, "l'âme affleurerait à nouveau et avec elle une félicité sans pareille elle aussi. [...]. Une force singulière -celle-là même que nous n'avions pas gaspillée en plaisir-sous-tendait notre amour, le portait, nous insufflant la légèreté et l'allégresse" (p.172). Cette "fusion de nos âmes" laisse loin derrière elle ce que Livio nomme "l'union des pauvres corps" (p.173).

Loin de compromettre leur programme: "je savais trop ce que nous devons à la continence pour y renoncer - je l'ai dit déjà, la religion et la morale n'entraient pour rien dans ces dispositions édifiantes, mais seulement la bonne administration de l'amour et du désir" (p.187), Benvenuta considère qu'"une défaillance isolée" lui donne autant de sens que plusieurs mois de privation et d'abstinence; leurs âmes au même niveau, les amants enlacés sentent le besoin "de marquer ce moment, de le *signer* [...] par quelque chose qui en fût à la fois la consécration et le symbole. Je le jure, ce qui nous poussa l'un vers l'autre, ce fut ce souci d'une célébration qui se voulait solennelle" (p.186).

Le faite du cérémonial érotique, "la consécration y étant poussée jusqu'à l'hiérogamie" ("Postface", p.242), sera atteint lors du "pèlerinage" (p.198) que les amants feront à Pompéi; lors de la visite du *Salon des Mystères* dionysiaques, lieu de "leurs véritables épousailles, si secrètes, si réservées à leur seule expérience que la photographie n'en conservera pas les traces" (De Decker, p.65), Benvenuta reconnaît comme autant de mythes de son amour les figures troublantes de l'*Initiée*, de l'*Épouvantée*, de l'*Agenouillée* et de la *Flagellée*, des peintures qui, outre qu'elles figurent le rite, "en communiquent en partie l'effet et la grâce et [...] jettent dans l'angoisse propice aux révélations" (pp.199-200): "Et ce cérémonial était celui qu'avait déployé pour moi ce Livio, porteur de l'antique savoir, qui m'avait à travers les rites de l'outrage et de la peur [...] éveillée à la Connaissance. [...]. *Plus rien maintenant ne pouvait empêcher* que l'amour eût été donné et reçu comme une initiation et un sacrement, deux fois vécu, dans la chair et dans l'esprit, vérité

éternelle en même temps qu'humblement temporelle, plus rien ne pouvait détruire le lien qui m'unissait à Livio. [...]. Livio et moi, nous étions liés irrévocablement - non certes pour avoir fait l'amour, [...], mais pour l'avoir fait en assumant le sacré de l'amour. Nous avons fait appel au *démon* et le démon était descendu sur nous, sanctifiant les noces, nous unissant, nous reliant, *religans*, en lui" (p.201).

Dans *Une enfance gantoise*, Lilar écrira que "nos actes deviennent cérémonie pour peu qu'un hasard ou une fervente disposition les viennent rattacher à leur signification primordiale" (pp.102-103). Au sortir de l'austère demeure de Dionysos, Livio emmène Benvenuta dans l'église située à côté pour qu'ils s'y agenouillent devant Notre-Dame de Pompéi. Avec la même simplicité qu'il lui offrit le myrte à l'entrée de la Villa des Mystères, il lui remet un chapelet. "Comme il me regardait en souriant, je compris que ce geste était chargé de sens et que c'était précisément cette choquante simultanéité qui lui en donnait" (p.202).

Dans l'humble auberge où ils déjeunent, "et sur la nappe on pouvait voir les symboles augustes du pain et du vin" (p.217), Benvenuta sentira croître son allégresse "jusqu'au triomphe: celui d'avoir traversé toutes les épreuves et de [s]e retirer avec l'amour sauf" (p.204). Toutefois, évitant le piège de l'immobilisme caractéristique de "l'hérésie passionniste" ("Postface", p.242), "loin de s'hypnotiser sur la phase d'incantation" ou "de prolonger l'ensorcellement" ("Postface", pp. 242-243) -car Benvenuta sait que "La créature était sacrée dans la mesure où elle laissait transparaître le sacré. Et la voie aberrante rejoignait son véritable objet. Dans cette folle gageure, dans ce parti désespéré, je reconnaissais un des plus hauts desseins que l'âme, oui, l'âme se puisse proposer -mais c'était à condition de ne pas demeurer en chemin, engourdie dans le plaisir, figée dans l'adulation béate et imbécile de la personne, à condition de la reconnaître pour ce qu'elle est: un accès, une communication, une sortie" (p.124)¹⁴-, les amants de *La Confession*, comme tous les grands passionnés, conserveront leur lucidité: "Aimer passionnément, c'est être passionnément déterminé à serrer de plus en plus étroitement l'objet de son désir, c'est être résolu à savoir en fin de compte ce que l'on traque. Par le détour de la critique, l'éros s'aligne ici sur la mystique" ("Postface", p.243).

Son rôle accompli, l'homme laissera la femme -"éternelle

Initiatrice de l'homme" (*Couple*, p.15)- prendre le relais, pour mener à bien "l'enfantement" ("Postface", p.243). Le thème platonicien de l'initiation se double ici de celui de la fécondation spirituelle. De même que Jacques De Decker, tout lecteur de *La confession* est inévitablement amené à se poser la question suivante: qui, en définitive, initie l'autre? Suzanne Lilar elle-même souligne combien "il est remarquable que cette initiation soit accomplie ici par la femme plutôt que par l'homme" (*Moments merveilleux*, p.134). Sans doute Livio, plus averti que Benvenuta, est celui qui mène la danse et lui fait gravir peu à peu les échelons vers la Connaissance. "Mais c'est elle qui distille le sens de ces instants merveilleux [...]; c'est elle, bien plus que lui, qui s'entend à déceler les signes pertinents de leur amour, en disciple qui bien vite dépasse le maître. Sur la voie de la maîtrise, Benvenuta atteindra la suprême sagesse, [...] une sagesse qui mise sur le risque, qui frôle les abîmes, qui est aventure, aventure qui peut tirer son intensité des épreuves les plus paradoxales, qui peut, en particulier, se poursuivre et même se renforcer dans la séparation. Car, de même que *La Confession* commence là où beaucoup d'histoires d'amour s'achèvent, elle atteint sa plus forte intensité là où la plupart succombent" (De Decker, pp.66-67).

Ainsi, après plusieurs mois de séparation au cours desquels Livio a reconquis Valeria, Benvenuta, prise par "l'euphorie du traumatisme" (p.211) et comme soulevée par une vague de douceur -"Cette exaltation qui me possédait, c'était celle que Livio tenait de son nouvel amour, cette surabondance de jeunesse et de vie qui m'inondait, c'était la sienne, cette jubilation, c'était celle de sa triomphante sexualité" (p.212)-, se surprend à se poser une question inconcevable: *que m'est-il donc arrivé d'heureux?* "Comment l'infidélité avérée, reconnue de l'amant le plus passionnément aimé peut-elle être ressentie comme une félicité? Je me disais que si Livio m'avait poignardée au coeur (que de fois j'ai désiré cela comme la suprême volupté!), j'aurais éprouvé quelque chose de ce genre. Sans doute le coup qu'il m'avait porté avait-il brisé la membrane qui nous séparait encore. Maintenant, Livio et moi *nous ne faisons plus qu'un*. Le niveau de ma vie montait et descendait avec la sienne. Le moi endormi laissait passer, et l'âme, soulevée par l'influx sexuel, [...] sans cesse volait vers ce Livio auquel elle avait emprunté ses ailes et l'enveloppait d'une étreinte invisible. [...] rien ne pouvait empêcher le couple mystique de

se recomposer chaque fois que l'un de nous se mettait en quête de l'autre, rien ne pouvait rompre le très saint sacrement de l'amour, rien ne pouvait empêcher de s'accomplir le divin Mystère de la Vie renaissant de la Mort, retrouvée en même temps que niée, reconquise en même temps que perdue" (pp.212-213).

Désireuse de maintenir sa blessure ouverte "et à travers elle [de] préserver la communication", celle qui se croit "marquée au front du signe des dieux!" (p.215) et vénère comme une image de dévotion un portrait de Livio pris dans l'humble auberge: "cette face [...] avouait la fatigue, l'usure, la profonde tristesse du savoir, mais en même temps elle les offrait, comme un Christ faisant oblation de ses plaies en même temps qu'il les découvre. Je voulus croire que ce portrait était celui de l'âme de Livio" (p.217)-, vit désormais "en Livio comme d'autres vivent en Dieu, dans un état d'oraison perpétuelle" (p.219), une existence solitaire, austère, en apparence étale, quoique "traversée parfois par des vagues de fond de la volupté de l'âme" (p.218).

De retour à Bergame, après un épisode qui l'édifiera sur la vivacité de son amour mais aussi sur la cruauté de son sort, Benvenuta sentira se préparer sa révolte. Elle qui s'engagea corps et âme dans la voie de la purification franchira ce passage qui mène de l'amour d'un seul à l'amour mystique. Dans la scène finale, rejetant le "fétichisme de boîte à souvenirs et de fonds de tiroir" (p.227), comprenant que tout support est désormais superflu, elle se défera des derniers souvenirs de son amant; agenouillée devant ses reliques -le portrait et les nombreuses lettres de Livio, les deux mouchoirs (celui qui conserve encore son parfum et celui sur lequel elle a recueilli "la sève sacrée" (p.228),...- qu'elle ne jette cependant pas au feu - "Est-ce que les choses ne mouraient pas d'elles-mêmes assez vite?" (p.292)-, elle accède "à l'ultime purification, à l'holocauste: désormais le culte est libéré des liens périssables. On voit l'étendue qui sépare la passionnée de l'initiée" (Nys-Mazure, p.85): "L'exorcisme était accompli. *J'avais fait* le sacrifice. Je m'étais dépouillée de toutes les chères et douces possessions de l'amour, visage, prénom, offrandes et mots humains, et l'amour était toujours là. Tel l'Oiseau de la fable renaissant de ses cendres, il triomphait de la mort et commençait une autre vie./ Oui, j'avais aimé cet homme comme un dieu, [...] là était précisément le merveilleux, de porter à ce niveau un être humain, de se tenir prêt à tout instant à couvrir cette distance, à compenser cet écart, c'était cela la générosité de l'amour, c'était son miracle

perpétuel - c'était aussi son Mystère: un mystère d'incarnation" (p.229).

Après leur séparation, réfléchissant sur la nature *accidentée* de Livio -de ces natures "tout en hauts et bas, qui invitent à l'amour, qui l'illustrent en quelque sorte par l'intensité de ce va-et-vient" (pp.229-230), Benvenuta découvre dans sa souffrance la signification ultime de l'aventure amoureuse qui lui fut donnée de vivre, de ce cérémonial fait de vœux et de transgressions, d'humiliations et d'agenouillements, de maîtrise et de délires, de "ces rites d'agression, ces grandes gifles au visage [...], offenses aussitôt compensées par sa dévotion, comme si elles étaient destinées à m'instruire et, par un trait un peu fort et en quelque sorte exemplaire, à m'inculquer que l'amour ne rabaisse et ne profane que pour mieux hausser et consacrer" (p.230). Si autrefois, méditant sur les "états paranormaux", moments privilégiés ou illuminations, elle avait déjà pressenti qu'il y avait quelque chose qu'elle préférerait à l'amour, aujourd'hui, illuminée par l'action divinisante de son amour, elle comprend que "C'est précisément parce que Livio n'était pas un dieu que j'avais été éclairée sur l'étrange activité qui consistait à le convertir en dieu et, triant sans cesse cette riche nature, à ne retenir que le convertible, [...] l'adorable, [...] ce qui en elle était originellement divin [...]./ Et c'est aussi parce qu'il n'était pas un dieu -et même qu'il en était bien écarté [...] - que j'avais pu percevoir le mouvement qui m'emportait vers Dieu. Car enfin, puisque pour aimer mon amant pleinement, j'avais dû le faire bénéficier de l'imposture du divin, c'est qu'en fin de compte, je n'étais fait que pour aimer Dieu, qu'en raison d'une bizarrerie de ma nature, il m'avait fallu rejoindre à travers l'amour profane et la sexualité" (pp.230-231).

Tel est, nous dit l'auteur, "l'éros purificateur avec sa postulation si peu chrétienne d'un accès au Principe à travers l'amour profane -voie qui n'est pas la seule à déboucher du sexe sur le sacré mais la seule à se fonder sur la conscience, à l'inverse de l'orgie, par exemple, et d'autres formes de l'érotisme qui tiennent leurs charismes de la perte de conscience et de l'ivresse" ("Postface", p.243).

Tenant contre sa joue l'image imprimée, Benvenuta se jure de ne jamais renier cette âme qui, sans faillir, l'a menée "jusqu'à la suprême sagesse" (p.232): "Oui, j'avais lu sur ce visage comme dans un livre ouvert, le grand livre de la Connaissance, mais maintenant le livre se refermait..." (pp.232-233).

Cette sublime confession se referme, elle, sur l'image de

Benvenuta prosternée non plus devant Livio, mais, dit-elle, "devant ce que lui-même m'avait appris à vénérer, devant l'Amour médiateur et, par-delà l'Amour, devant ce qui me paraissait maintenant tellement auguste que je ne pensais pas qu'aucun nom fût digne de le contenir" (p.233). Ces lignes écrites par Benvenuta, la bienvenue, lorsque s'achève sur le plan terrestre sa relation frénétique et contrôlée, religieuse et blasphématoire, débridée et contenue avec Livio, pourraient, comme le signale Jean Tordeur (1954, p.55), émaner parfaitement d'une mystique inconnue.

Selon ce même critique, la lecture de *La Confession anonyme*, outre qu'elle éclaire une oeuvre et une vie particulières, nous projette dans un sujet qui, depuis des siècles, est central dans l'expérience amoureuse européenne: "Quel rôle l'amour peut-il ou non tenir dans nos vies, quelle est ou non la part du sacré en lui et de ce conflit permanent entre ses apparentes limites et l'absolu qu'il lui arrive de révéler? Par quels dépassements se donne-t-il ou non la chance de devenir sacré? Quels obstacles la société et les religions ont-elles érigés face à ces débordements? Pourquoi ces derniers recourent-ils l'expérience dite mystique? Finalement, quelle idée alternative du religieux l'Occident est-il à même de formuler? Et la théorie surréaliste de l'amour fou est-elle si folle, si théorique qu'on a voulu le penser?" (1954, pp.54-55).

Dans son essai sur *Le Couple*, désireuse de reconstituer autour de l'amour entièrement assumé "une ferveur, un climat de respect et d'honneur de manière à justifier ceux qui le prennent au sérieux et de montrer que, rien qu'à tendre déjà vers lui, il y a une vraie grandeur au lieu d'un ridicule" (p.21), l'auteur abordera nombre de ces questions.

C'est aussi un défi auquel elle nous convie car, souligne-t-elle, "il dépend de nous que nous réduisons l'amour [...] à sa fonction [...] organique, ou au contraire que, décidés à le vivre à tous les niveaux, nous nous appliquions à assumer toutes ses significations, dans la pleine conscience de l'*amour sacré*" (p.210).

Dans notre société, se désole-t-elle, la préparation à l'amour est non seulement laissée au hasard mais délibérément vouée à l'ignominie (p.295). Contrairement à l'initiation érotique qui, chez les populations primitives comme chez les peuples hautement civilisés, a toujours revêtu un caractère sacré, l'éducation sexuelle moderne -qui ne fait

état que de l'amour procréateur, jamais de l'amour divinisant- "est avant tout une démystification. Profane, rudimentaire, dépréciante, elle consomme la rupture avec les implications primordiales de la sexualité" (p.300).

Pour Lilar, une préparation à l'amour, lequel est "à lui seul éducation et pédagogie" (p.290), permettrait à l'éros de devenir ce qu'il doit être, "l'expérience existentielle du Couple, la maïeutique par laquelle il se délivre et s'accomplit" (p.287). Dans cette révolution qui mettra un terme au malentendu des sexes, les femmes sont appelées à jouer un rôle fondamental car, augure-t-elle, dans l'affrontement des deux conceptions radicalement différentes de l'érotisme -"Mariage ou liaison, la femme y cherche à la fois la passion et la durée que l'homme tient pour incompatibles. [...]. Il entre dans le rôle de la femme de regarder l'amour comme une maturation et dans celui de l'homme de juger qu'il a satisfait au sien une fois la femme possédée. L'amour masculin s'affirme et se boucle dans la possession et cette affirmation peut certes être répétée, mais elle perd chaque fois de sa signification alors que pour la femme, elle en prend toujours davantage" (p.275)-, c'est l'union conjugale fondée sur la conception féminine de l'amour, à savoir l'éros confronté avec l'épreuve de la durée, qui prévaudra: "L'érotisme féminin implique à la fois de ne pas séparer le plaisir de l'amour et d'accorder la passion et la durée./ Pour la régénération du monde, la femme se prononce contre les techniques de plaisir et pour une érotique conjugale. Erotique d'assumption totale et de récupération à l'opposé de l'érotique masculine de séparation et d'évasion. Erotique véritablement *existentielle* au meilleur sens du terme. Elle seule permet de vivre l'amour et non de le rêver, d'assumer tous ses âges et, après la turbulence initiale, la merveilleuse tendresse et la reconnaissance de ceux qui se souviennent./ *Existentielle* mais aussi *essentielle*. Ce n'est pas sans raison que Platon lui-même a fait prononcer par une femme les plus hautes paroles que lui ait inspirées l'amour. Purificatrice par excellence, éternelle Diotime [...]./ Purificatrice mais aussi éducatrice. Si l'homme a l'initiative dans le rituel de la sexualité, il se pourrait que la femme fût appelée à en révéler le sens, un sens qui ne s'éclaire que par l'amour. Plus que l'homme elle baigne dans la nuit du sexe. De l'univers des *Mères* où le mystère s'accomplit dans l'obscurité propice à toutes les

gestations, elle émerge avec une expérience prodigieuse. Pour peu qu'elle y introduise les disciplines de l'intelligence, qu'elle porte la lucidité au coeur de cet irrationnel, elle retrouvera même -à travers le jeu sublime d'une sexualité sacrée- la grande voie de la Connaissance" (pp.304-305).

Bibliographie

- Cahiers Suzanne Lilar* (Actes du colloque organisé par Henri RONSE, Bruxelles, automne 1983), Paris, Gallimard, 1986.
- DE DECKER, Jacques, ""La Confession anonyme": une "ars armatoria"", *Cahiers Suzanne Lilar*, Paris, Gallimard, 1986, pp.57-68.
- GRACQ, Julien, "Préface" au *Journal de l'analogiste* de Suzanne Lilar, Paris, Bernard Grasset, 1979, pp.11-17.
- LILAR, Suzanne, *Le burlador*, Bruxelles, Editions des artistes, 1945.
- LILAR, Suzanne, *Le divertissement portugais*, (Paris, Julliard, 1960), Bruxelles, Labor/Espace Nord, 1990.
- LILAR, Suzanne, *La confession anonyme*, (Paris, Julliard, 1960), Paris, Gallimard, 1983.
- LILAR, Suzanne, "Postface" à *La confession anonyme* (1983), pp. 235-248.
- LILAR, Suzanne, *Le couple*, Paris, Bernard Grasset, 1963.
- LILAR, Suzanne, *Une enfance gantoise*, Paris, Grasset & Fasquelle, 1976.
- LILAR, Suzanne, *Les moments merveilleux* (Extrait), *Cahiers Suzanne Lilar*, Paris, Gallimard, 1986, pp.123-160.
- LILAR, Suzanne, *Journal en partie double* (Extraits), *Cahiers Suzanne Lilar*, Paris, Gallimard, 1986, pp.161-220.
- MALLET-JORIS, Françoise, (Sans titre), *Cahiers Suzanne Lilar*, Paris, Gallimard, 1986, pp.83-95.
- NYS-MAZURE, Colette, *Suzanne Lilar*, Bruxelles, Labor/Un livre-une oeuvre, 1992.
- PAQUE, Jeannine, "Lecture" d'*Une enfance gantoise* de Suzanne Lilar, Bruxelles, Labor/Espace Nord, 1998, pp.229-249.
- QUAGHEBEUR, Marc, *Lettres belges entre absence et magie*, Bruxelles, Labor/Archives du futur, 1990.

TORDEUR, Jean, "Oeuvre et vie de Suzanne Lilar", "Introduction" au *Journal de l'analogue* de Suzanne Lilar (1954), Paris, Bernard Grasset, 1979, pp.19-68.

TORDEUR, Jean, "Suzanne Lilar", *Cent auteurs. Anthologie de littérature française de Belgique* (Anne-Marie Trekker et Jean-Pierre Vander Straeten, édés.) Bruxelles, Editions de la Francité et de la Coopération par l'Education et la Culture, 1982, pp. 249-252.

André Bénit

Universidad Autónoma de Madrid

NOTES

- ¹ Consulter le dernier chapitre du *Couple* intitulé "Vers la resacralisation" (pp.213-305) et plus particulièrement les pages 215-259 consacrées à "L'amour sacré".
- ² Lilar compare les deux amours de Rubens: Isabelle Brant, l'épouse collaboratrice, et Hélène Fourment, l'épouse-amante. "Certes Isabelle a assisté Rubens, mais son aide a consisté surtout à maintenir la voie libre. Hélène, au contraire, est au beau milieu de la voie. Rubens ne peut l'éviter. Il est obligé de se frayer chemin à travers elle. Par bonheur, ceci n'est pas un amour clos, refermé, replié sur lui-même, c'est l'amour ouvert, traversé, toujours en voie de se dépasser dans la connaissance. Certes Rubens est porté, comme tous les amants à regarder le monde à travers Hélène, mais au lieu de lui boucher la vue (comme il arrive dans la passion), elle est pour lui comme une lentille au-delà de laquelle il voit le spectacle s'éclairer naturellement" (p.43).
- ³ Manlio Borelli, un juriste italien.
- ⁴ Définissant les "expériences privilégiées", Suzanne Lilar signale qu'"Il s'agit d'états hors série où la conscience éprouve que les parois du monde cèdent, laissant apparaître *entre* les choses, dans leur intervalle, leur entre-deux, voire leur interstice, une Réalité autre, une surréalité, cette expérience étant généralement vécue comme un bonheur, comme un Retour./ L'expérience privilégiée est rarement une approche savante. Elle suppose même une certaine naïveté. Il arrive que trop de connaissance gêne, qu'elle encombre le champ de l'expérience, qu'elle obture son entre-deux. L'expérience privilégiée peut survenir devant la beauté, dans la rencontre poétique, dans le jeu et le théâtre, dans la cérémonie et naturellement dans l'amour" (*Moments merveilleux*, p.125).
- ⁵ Sans doute s'agit-il de la rencontre avec le cinéaste André Delvaux, l'auteur du film *Benvenuta* (1983).
- ⁶ "Dans ce roman, l'échec amoureux n'est pas nié mais assumé et dépassé par une méthode critique s'alignant à la fois sur celle du *Banquet* et sur la *via negationis* des mystiques. [...]. / À condition de se refuser à l'attardement et d'exhumer sous la fragile apparence de chair l'absolu, véritable objet du désir, l'amour est une *voie* (*Moments merveilleux*, pp.134-135). "Aux paroles ensorcelantes de

Socrate et de Diotime, je n'éprouvais pas qu'un plaisir de découverte mais celui, moins désintéressé, de me reconnaître et de me dire à tout instant: "C'est bien cela, c'est donc bien l'amour." Car Éros ivre d'authenticité, ne cesse de faire sonner sa monnaie sur le marbre" (*Confession*, p.71).

- ⁷ De 1926 -l'année de sa rencontre avec Albert Lilar- à 1942, Suzanne Lilar se complaira dans un rôle féminin traditionnel d'épouse intendante et de mère. Suivra une période "virile" d'affirmation personnelle; elle s'y vouera à la recherche de valeurs plus authentiques et plus durables. Pour la description de ces périodes successivement féminine et masculine, consulter notamment Jean Tordeur, "Oeuvre et vie de Suzanne Lilar" (p.32 et p.38).
- ⁸ "L'Homme seul a le pouvoir de choisir dans le répertoire des inventions naturelles celles qui l'exaltent et celles qui lui plaisent. Il peut à son gré déployer les significations les plus diverses de la sexualité, les assumer mentalement, les *imaginer*./ Et c'est ici [...] que commence la perversion. Elle est dans l'abus de cette *imagination*, dans son asservissement au plaisir" (*Couple*, p.205).
- ⁹ Lilar écarte des pratiques de l'amour telle que l'érotique d'abjection, celle d'abstraction,... au profit du seul amour apte à resacraliser le couple. "Et ce ne peut être que l'amour qui consacre la personne au lieu de l'*abstraire*, "l'amour qui prend tout le pouvoir, qui s'accorde toute la durée de la vie, qui ne consent bien sûr à reconnaître son objet que dans un seul être", "l'amour fou", dit Breton, l'amour sublime, disait Benjamin Péret, l'amour *parfait*, disaient les hermétistes, l'amour divinisant de Platon, l'amour total, l'amour déraisonnable, avons-nous dit, en réalité l'amour tout court, le seul qui se passe de n'importe quelle qualification, de n'importe quelle description, car ceux qui le rencontrent n'hésitent pas une seconde à le reconnaître. Pourquoi? Parce qu'il ne ressemble à rien. Qu'il est "à part". Qu'il apparaît comme un incroyable privilège. C'est par la sensation maintes fois décrite de l'instant ou du moment privilégié que débute précisément cette conscience de sacralité" (*Couple*, p.223).
- ¹⁰ "La Grèce a élaboré une doctrine complète, cohérente de l'amour total, dit éros, autrement dit une érotique. [...] cette merveille de la pensée civilisée s'appuie constamment sur les notions toutes primitives, sacrées et préreligieuses du *pur*, de l'*impur*, de la *purification*" (*Couple*, p.99). "Sacré, sacré, purificateur, divinisant,

l'éros est avant tout démonique, reliant l'inférieur et le supérieur, l'homme et le divin, l'esprit et la chair, celle-ci nécessairement présente -quand ce ne serait qu'à l'état d'aspiration, de désir, de transport, de motricité, car sans la chair l'amour ne trouverait pas de quoi exercer son activité purificatrice et l'âme ne se sentirait pas engrenée dans le mouvement universel, mue par la Loi, confrontée avec le divin. Cette tension salutaire entre l'esprit et la chair confère à celle-ci un rôle qui est propre au platonisme et que le christianisme ne lui concédera jamais. [...]. Dans le secret de l'âme platonicienne, la chair elle-même mène au divin" (*Couple*, pp.99-100).

- ¹¹ Dans son essai sur *Le couple*, Suzanne Lilar consacre un long chapitre (pp.155-211) au mythe "initiatique" de l'androgynisme (p.166), un mythe "de réintégration et non de fuite", "celui de la complémentarité du Masculin et du Féminin" (p.154); elle y traite de l'androgynisme en mythologie, en psychologie et en biologie.
- ¹² "Pour une sexualité *signifiante*, il faut recommander -tout au moins à quelques-uns- la pratique d'une chasteté érotique" (*Couple*, p.243).
- ¹³ "L'amour, disait déjà saint Augustin qui parlait d'expérience, est charnel jusque dans l'esprit, spirituel jusque dans la chair" (*Couple*, pp.301-302).
- ¹⁴ "La personne est réellement sacrée dans la mesure où elle laisse transparaître le sacré. / Il n'y a imposture que si l'on détourne son attention de cette transparence, que si l'on s'engluie dans une adulation béate de la personne au lieu de vénérer en elle "l'étincelle divine" qui atteste sa filiation. C'est toute la différence de l'amour fermé à l'amour ouvert" (*Couple*, p.235). "L'expérience privilégiée [...] consiste à se savoir le lieu et l'instrument du prodige et à mettre à nu dans la *motion* amoureuse la cause, le mobile, à l'appréhender en tant que *loi*. [...]. Telle est l'intimité de la fusion androgynique. Tout ce qui advient à l'un, procède de l'autre et lui profite. Même lorsqu'on s'est avisé que l'objet de l'amour se situe au-delà de la personne, c'est à travers elle qu'on continue à en recevoir la révélation. Faute de cette traversée -à laquelle nous invite une transparence- nous sommes en dehors de la voie érotique" (*Couple*, p.237).